

N° 18

1914 - 1915

06 111

RECUEIL

DE

Paroles Historiques

ET

POÉSIES



LETTRE OUVERTE

de Max BOWER à Maurice MAETERLINCK



Il est beau d'entendre un compatriote élever la voix pour son Roi, car le poète doit rester fidèle à son souverain, même dans le malheur. Vous, M. Maeterlinck, appelez le roi Albert, la plus malheureuse et la plus innocente, la plus chevaleresque et la plus touchante figure de l'histoire universelle. Mais devant l'histoire universelle, qui, d'après un mot de Napoléon III, est aussi la justice universelle, la voix d'un compatriote n'a aucune valeur, si humainement belle qu'elle résonne. Le jugement universel ne doit être rendu qu'après qu'on ait entendu aussi les enfants d'autres pays.

Né dans la région du Bas-Rhin, que la neutralité masquée de votre roi exposait aux terribles dévastations subies jadis par le Palatinat Rhénan, j'élève ma voix contre la vôtre : « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son » dit le proverbe.

Mon respect pour le malheur de votre souverain m'empêche d'employer des expressions passionnées, comme celles par lesquelles vous glorifiez poétiquement son portrait, et par lesquelles vous avez déjà injurié le « Pays des Barbares allemands ».

Laissons vos yeux de poète « rouler dans la belle folie » d'après les mots de Shakspere; je préfère prendre Schiller comme modèle; Goethe disait de lui qu'il était certainement aussi grand au Conseil d'Etat, qu'à l'esthétique table à thé; là aussi sa chaleur poétique faisait place à la froideur et à la clarté.

Je ne veux dessiner que la silhouette politique de votre roi, ainsi que nous l'avons entrevue dans le Bas-

Rhin, très nettement menaçante. Vous louez en lui la très grande délicatesse et le sentiment de la justice. Or, jamais un pays n'a été régi par un roi doué de moins de délicatesse politique, que la Belgique. Et jamais non plus, la balance neutre de la Belgique entre la France et l'Allemagne, n'a été tenue par des mains qui pesaient juste.

Le manque de délicatesse politique pour son propre pays, et le manque d'esprit de justice pour l'Allemagne, sont les principaux points dans le portrait de votre roi admiré.

Tout bon père de famille a le devoir d'accepter, au moins dans des circonstances exceptionnelles, les propositions qu'on lui fait pour le bien de ceux qui lui sont confiés. Et ces circonstances exceptionnelles se présentèrent d'une façon imprévue. Car la neutralité de la Belgique n'avait jamais été envisagée qu'au point de vue d'une guerre franco-allemande, mais non lorsque l'Allemagne aurait supporter en même temps la pression de millions de Russes. C'est seulement devant ce danger subit que le gouvernement allemand demanda à la Belgique de passer son territoire pour se rendre en France, moyennant conservation de tous ses droits souverains et paiement de toutes indemnités. La délicatesse politique et le souci de ses sujets auraient dû engager le roi à tenir compte de ce changement de circonstance. Il est simple et juridiquement fondé de crier à un voisin en danger de mort et appelant à l'aide : « Je suis neutre, ferme ta gueule » ; mais ce n'est agir ni en fin politique ni en bon père de famille à l'égard de ses compatriotes. En vérité, on peut dire que c'est pêché contre l'esprit de l'histoire que de s'appuyer avec entêtement obstiné et en tenant unique-

ment au pied de la lettre, sur d'*anciens* droits, pendant une guerre aussi anormale que celle-ci.

Shylock, lui aussi avait « droit » de faire valoir son bon sang. Mais il n'était pas « délicat » de refuser brutalement, avec une froideur juridique, la réparation que l'Allemagne lui offrait affectueusement. Deux fois, celle-ci a prié le roi Albert de trouver pour son pays neutre, un *modus-vivendi* applicable à la guerre, accord que le Luxembourg intelligent et plein de tact, trouva de suite. La neutralité n'est pas une chose « éternellement immuable », mais une situation qu'il est facile de transformer par des arrêtés constitutionnels; c'est une conception politique élastique, qu'on peut varier tel un thème musical, sans détruire son fond, ainsi que le montre le Luxembourg.

Vous, M. Maeterlinck, poète, fils des Muses, supposez sans doute que votre roi, « si infiniment délicat », était capable d'une pareille inspiration. Mais non, inébranlable et opiniâtre comme Shylock, planté dans son traité de neutralité, il en arriva à une guerre sanglante, avec un voisin qui, durant 26 ans, avait écarté des frontières de la Belgique, les horreurs de la guerre. Celui qu'on appelait en France, pendant la crise marocaine « Guillaume le Timide » et dont on souille le portrait dans la caserne de son régiment de dragons anglais, pendant la guerre des boers, resta cependant dans son abnégation et dans son amabilité envers tous les peuples de l'Europe, l'empereur de la paix.

Et voilà que dans votre imagination, M. Maeterlinck, il se dévoile aujourd'hui comme un Attila, roi des Huns. Il est vrai que celui qui prend son tendre roi

Albert pour une violette innocente et neutre, doit nécessairement dire tout le contraire de notre empereur.

Votre roi n'a donc pas fait preuve, dans sa position de neutralité politique, d'une délicatesse exagérée. Il n'y était d'ailleurs, pas obligé. Mais il avait le devoir de maintenir une justice absolue entre l'Allemagne et la France. Seulement, cela, il ne l'a pas fait non plus. S'il avait été un défenseur idéal de sa neutralité, car c'est en cette qualité que vous aimeriez à le glisser dans l'histoire, comme une sainte Nitouche, il aurait pu alors, lors de l'irruption des Allemands, accorder aux Français, l'entrée libre dans son pays, tout en maintenant lui-même sa patrie en paix, par une neutralité armée...

L'Allemagne lui avait promis toutes les indemnités, il aurait pu exiger les mêmes assurances de la France ou l'y contraindre au besoin, avec l'aide de l'Angleterre et de l'Allemagne. Alors il aurait été l'idéaliste neutre, dans la *culture pure* politico-théorique, ainsi que vous le représentez si lyriquement. Mais il ne fortifia pas sa frontière occidentale vers la France, ainsi qu'il l'avait fait puissamment et onéreusement sur sa frontière orientale vers l'Allemagne. Il la laissait au contraire, quasi ouverte, comme une invitation aux Français, il écoutait tranquillement le joyeux cri parisien « En huit jours nous serons à Liège, en quinze jours à Aix-la-Chapelle, à la ville impériale, que nous payerons avec des têtes de femmes ». Pas un français n'aurait été tué trahissement par un franc-tireur belge; pas un n'aurait eu les yeux crevés; pas un n'aurait été précipité dans un haut-fourneau. On aurait accueilli les troupes françaises avec des fleurs, au son de la *Marseillaise*, et tout en pillant et massacrant, on les aurait accompagner vers Aix-la-Chapelle, vers Cologne et vers Dussel-

dorf, via Moselle, et de là on aurait pris possession des usines Krupp, pour y tout détruire. Voilà comment nous avons vu dans le Bas-Rhin, l'image chevaleresque de votre roi « infiniment délicat ». Déjà l'histoire nous a donné raison : ce n'est pas en rose que nous devons l'entrevoir, mais bien en noir, car pas un mot de protection ne sortit de ses lèvres pincées, quand d'honorables citoyens d'Anvers, des allemands naturalisés depuis longtemps et dont les fils sont même des officiers belges, furent piétinés à mort. Et cela dans une ville qui était restée longtemps arriérée et n'était arrivée à son épanouissement moderne que grâce à l'intelligence allemande, à l'activité, à l'intégrité allemande et au capital allemand.

Ce roi, qui ne fit rien pour calmer son peuple, nourri depuis longtemps d'une haine infernale contre l'Allemagne, des femmes et des enfants furent maltraités, des blessés mutilés, alors, ce roi qui a comme ses propres enfants, du sang allemand dans les veines, se tourna froidement vers la Manche, pour s'assurer si les mercenaires anglais viendraient bientôt faire déborder ce bain de sang.

L'Angleterre, qui d'habitude rompt les neutralités comme des biscuits entre ses dents de bête féroce, bondit avec joie aux côtés de votre « tendre roi » comme un hypocrite ange tutélaire.

Les Anglais ont de longues jambes, mais celles du mensonge sont courtes, aussi fut-il bientôt prouvé par des documents, conquis dans les archives de votre propre pays, que depuis longtemps, des ententes militaro-stratégiques, très précises, avaient été conclues entre votre roi « neutre » et les armées franco-anglaises.

Vous objectez, M. Maeterlinck, que votre roi

chevaleresque y avait été obligé par le danger d'une violation de neutralité de l'Allemagne. Mais si c'était la France qui rompait votre neutralité, ou bien l'Angleterre sur mer, votre roi aurait-il aussi, dans ses archives secrètes, un accord avec l'état-major allemand? Aucun papier de ce genre ne fut trouvé, n'est-ce pas la preuve que la sainte neutralité violée de votre roi et de votre patrie, n'était qu'une mascarade unilatérale et perfide dirigée contre l'Allemagne.

Se basant sur des documents, notre chancelier aurait pu parler comme suit au Reichstag : « Nous ne commettons aucune injustice en traversant la Belgique, car nous savons, et l'avenir nous en apportera les preuves écrites, que la Belgique n'est neutre qu'en apparence, elle est depuis longtemps de connivence militaire avec l'Angleterre et la France, sans avoir jamais demandé à notre état-major de protéger secrètement sa neutralité contre notre adversaire. Nous n'accomplissons donc qu'un devoir sacré, quand nous ne permettons pas que notre Bas-Rhin devienne le théâtre sanglant de batailles, batailles de revanche, méthodiquement encouragées par le roi Albert.

Puisse le roi Albert, après avoir déchaîné froidement cet effroyable malheur sur sa belle patrie, demander aujourd'hui à sa conscience, si vraiment il n'y avait d'autre voie à suivre que celle du sang. Peut-être alors son cœur se souviendra-t-il d'une parole de la bible : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

Toutefois aucun allemand n'a l'impression que votre roi ait jamais eu une seule heure de bonne volonté à l'égard de l'Allemagne. Au contraire, il montait sournoisement une garde sanguinaire contre son voisin allemand pacifique depuis 44 ans, au profit du chauvinisme

français, de la cupidité anglaise et peut-être aussi pour sa propre ambition impénétrable.

La fuite tragique des Allemands de Liège, d'Anvers et de Bruxelles, restera tout comme la Saint-Barthélémy, un stigmaté dans l'histoire de l'humanité et une flétrissure sur l'âme de votre roi. Tandis que les Allemands étaient chassés de là, maltraités et assommés, sans que le roi Albert commandât à un seul de ses trois cent mille soldats de les protéger, des centaines de sujets belges, commerçants et industriels, vivaient paisiblement dans la région du Bas-Rhin et en Westphalie, sans que jusqu'ici, on touchât à un seul de leurs cheveux.

« De deutschen soldaten zijn goede jongens » écrivait à une femme belge, son mari blessé, après que les Allemands eurent occupé votre pays. Voilà, M. Maeterlinck, le témoignage d'un de vos compatriotes sur l'armée allemande que vous traitez injurieusement de « bandes allemandes de Huns ». Même après les pires douleurs, les Allemands ne connaissent ni le Dieu de la vengeance, ni le Dieu de la haine, ils adorent la puissance de l'amour. Mais ils possèdent aussi la puissance d'allonger une gifle de 42 c/m à un adversaire cruel et vulgaire, témoin Liège et Anvers. Puisse avec cette gifle, votre roi si délicat, supprimé à jamais de l'histoire universelle, qui est en même temps la justice universelle; il l'a par deux fois, malgré nos offres pleines de tendresse, attirée lui-même sur sa tête de conspirateur franco-anglais.



COURAGE LES MAMANS



Courage les mamans, dont les gars sont partis
Le cœur joyeux et l'âme fière ;
Courage les mamans de tous nos chers petits,
Qui se battent à la frontière !

Etre mère, souvent c'est connaître les pleurs,
Supporter toutes les alarmes.
C'est traîner sur ses pas un fardeau de douleurs,
Et tarir la source des larmes !

Mais c'est connaître aussi la suprême fierté,
De pouvoir dire, à l'heure où notre âme est meurtrie,
« Ces héros, qui défendent notre liberté,
» C'est nous qui les avons donnés à la Patrie ! »

Dites humbles mamans, qui seules au logis,
Courbez vos fronts chagrins, chaque jour sur la tâche,
Eussiez-vous préféré qu'on dise de vos fils
Qu'au moment du danger, ils se sont montrés lâches !

Non, non, j'en suis certain, car je connais vos cœurs,
Car vos grand'mères, ô mamans, étaient de celles
Qui, pour résister aux envahisseurs,
Ont élevé des barricades dans Bruxelles !

Courage les mamans, relevez vos fronts las,
Flamandes au cœur fier, intrépides wallones,
Vous êtes d'une race où l'on ne tremble pas.
Courage, les mamans brabançonnès !

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie Française.



Une mise au point pour M. Max. Bower



Rien ne donne en ce moment, une idée plus frappante de la mentalité allemande, que la diatribe de M. Maximilien Bower, écrivain publiciste du Bas-Rhin, contre le roi Albert.

On y voit ce qui touche le plus cet homme, c'est que nous n'ayons pas laissé passer les troupes allemandes sur notre territoire. En refusant les offres déshonorantes que contenait l'ultimatum envoyé au roi, celui-ci n'a pas agi en fin politique et en bon père de famille, envers ses compatriotes. C'est prêcher contre l'esprit de l'histoire de s'appuyer sur d'anciens droits. En un mot, c'est manquer de délicatesse que de croire que l'Allemagne respecte un traité.

Nous savions ce que c'est qu'une « querelle d'allemands ». Plus que jamais, nous sommes instruits sur ce point. Mais, nous aussi, à présent, nous savons ce que vaut la foi allemande.

Il s'agit d'une simple question d'honneur, et M. Bower ne comprend pas. M. Bower, comme tous les allemands d'aujourd'hui est aveuglé par l'incommensurable orgueil dont les militarismes dirigeants qui conduisent l'Allemagne à ses destinées, ont su farcir les esprits les plus cultivés d'outre-Rhin. Il lit les choses les plus énormes, avec un sérieux déconcertant.

Lorsque les Allemands ont demandé à passer chez nous, nous aurions dû leur ouvrir la porte et de même pour la France.

Vous ne voulez pas vous battre chez vous et vous trouvez préférable de faire cette petite opération chez nous? Entrez donc! Ne vous gênez pas! Je cède les

terrains aux Français aussi ; débrouillez-vous ensemble ! Je vais vous regarder faire, l'arme au pied.

C'est cela que M. Bower appelle « maintenir sa patrie en paix par une neutralité armée ».

Nous n'avons pas fait cela, étant d'une race où l'on n'aime pas d'avoir une tâche de boue au visage. M. Bower se bat les flancs pour trouver un qualificatif à pareille conduite. Non seulement, nous n'avons pas été « l'idéaliste neutre » que rêve M. Bower, mais nous avons poussé la haine de l'Allemagne, jusqu'à fortifier notre frontière orientale vers le Rhin, alors que nous n'avons rien fait sur la frontière occidentale vers la France.

Est-ce que M. Maximilien Bower connaît aussi mal les choses que l'histoire dont il ne parle pas ? Ignore-t-il que si nous avons fortifié la Meuse, c'est parce que c'est là la seule trouée de la France vers l'Allemagne, comme de l'Allemagne vers la France ? M. de Moltke (le grand, pas l'autre), dont M. Weber a écrit, je crois, une biographie, disait : « Dans une guerre entre la France et l'Allemagne, il serait néfaste d'avoir la Belgique contre soi ». Le neveu a oublié cette parole sage.

Les Français, eux, n'ignorent pas ce danger. Les hommes politiques de ce pays, plus fins que ceux du vôtre, M. Bower, n'avaient garde de commettre cette faute primordiale, de se mettre la Belgique à dos, en franchissant la frontière les premiers. Ils savaient qu'ils auraient trouvés les Belges embusqués derrière la Sambre, comme vous les avez trouvés retranchés derrière la Meuse. Car, ô Maximilien, nos fortifications de ce côté là, c'est la Sambre, la Lys, c'est l'Yser. Il n'en faut pas d'autres. Les marais de la Lys, les inondations de l'Yser ont existé de tous temps contre les Français.

Il se fait que c'est vous qui venez de vous y embourber.

Allons, vous êtes décidément moins fort que vous le dites. Où vous êtes vraiment forts, me semble-t-il, c'est quand il s'agit de mentir. Là, vous êtes les maîtres. S'il fallait relever tous vos mensonges, depuis le plus ridicule jusqu'au plus monstrueux, on n'en finirait pas. Je ne veux ici, en épingler que quelques-uns. Ils sont typiques, parce qu'ils fleurent l'excuse bien plus que l'accusation. C'est ainsi que vous mentez sciemment, M. Bower, quand vous affirmez que les femmes et les enfants d'allemands ont été molestés en Belgique. Si la population a brisé quelques vitrines de boutiques allemandes, cela s'est borné là ; de même, n'est-ce pas, à Berlin et dans les autres villes d'Allemagne, où les Belges ont été frappés, blessés et tués. Et comment en aurait-il été autrement pour de simples négociants, alors que vous n'avez pas su garder un peu de dignité à l'égard des ministres et des consuls, couverts par l'immunité diplomatique. Il n'en a pas été de même non plus, dans nos villages où les paysans ont été volés, pillés, brûlés et assassinés, sans merci et froidement, parce que les Français y avaient séjournés la veille. Les Allemands, certes, ont une bravoure spéciale qui les fait reconnaître tout de suite et nos troupes ne se sont jamais battues contre « vos braves soldats », qui marchaient contre elles avec un rideau de civils capturés devant eux ! Vous mentez sciemment, Bower, quand vous dites que des blessés ont été mutilés par nous. Vous mentez effrontément. Vos blessés ont été soignés comme nos propres enfants. Les nombreuses lettres de remerciement en témoignent. Plusieurs de nos enfants sont décorés par la Prusse et la Bavière, pour leur dévouement envers vos blessés en 1870. Les femmes

belges sont toujours les mêmes. Dès le mois d'août dernier, nos villes se remplissent d'ambulances fondées par nos femmes et nos filles qui se sont dévouées noblement pour tous ceux qui tombaient. Venez voir les tombes fleuries de vos soldats dans tous nos cimetières. Vous demanderez aux Allemands prisonniers, quand ils vous seront rendus, s'ils n'ont pas été bien traités par nous, tandis que nous savons déjà que les Belges que vous avez pris, ont été promenés ostensiblement dans diverses villes de l'Allemagne, où la population les a lâchement hués et injuriés. Nous savons aussi que dans les villages du Luxembourg, tous les soldats français blessés, trouvés dans les maisons, furent achevés par les Allemands et que les habitants de ces maisons, coupables de leur avoir donné des soins, furent passés par les armes.

Nous savons notamment, qu'à Waulsort, 16 civils furent alignés pour être fusillés, mais comme un feu de peloton va trop vite et n'est pas assez amusant, l'officier qui commandait, se divertit à tuer ces 16 civils malheureux, lui-même de sa main, à coups de revolver. Cet officier, digne de porter l'épée allemande, est connu ; lorsqu'il en sera temps, son nom sera livré à l'exécution du monde.

Ce sont des faits, des faits qui vous tiennent, de même que le crime vous marque à l'épaule. Vous objecterez, M. Bower, que des civils avaient tiré sur vos troupes ; cela est absolument faux ; à Louvain, où la population est aussi paisible qu'à Bruxelles, avait accueilli l'armée allemande avec le plus grand calme, dès le 18 août. Pourquoi aurait-elle changé d'attitude le 26 ? C'est que le 26 août, l'armée belge, battit et refoula les Allemands à Thildonck, entre Anvers et

Louvain, et que des troupes de soldats ennemis entrant en désordre à Louvain, par des routes différentes, se prirent mutuellement pour l'ennemi et tirèrent les uns sur les autres. C'est pour cacher cette bétise, que les officiers dirent à leur chef que les civils avaient tiré sur eux. Et plutôt que d'avouer leur erreur et leur faute, laissèrent commettre le pillage et l'incendie dans la moitié de la ville; ils laissèrent stoïquement s'en aller en fumée, le trésor de la bibliothèque et leur Kultur eut soin de marquer à la craie, les maisons, nombreuses en cette ville, appartenant au duc d'Arenberg, prince allemand, afin qu'elles fussent épargnées par les vandales.

L'incendie et la fusillade d'Aerschot eurent aussi pour prétexte, le meurtre d'un général prussien, dans les blessures duquel on trouva... des balles allemandes. Que dans les campagnes, les villageois exaspérés aient tiré sur l'ennemi, cela est possible. Je n'en sais rien. Mais voulez-vous me dire, M. Bower, pourquoi cela est abominable en Belgique, alors que tous vos journaux portent aux nues les paysans hongrois qui font le coup de feu contre les cosaques? Comment cela est-il un crime en Belgique, alors que toute votre presse conseille aux habitants de la Prusse orientale et de la Silésie, de s'armer contre les Russes? Si vous écrivez un jour de l'histoire, je plains sincèrement vos lecteurs. Votre bonne foi se révèle tout entière, quand vous affirmez que des ententes « militaires stratégiques » existaient depuis longtemps entre la Belgique et les armées franco-anglaises. Cela est faux. Si des mesures d'éventualité ont été prises, c'est que tous vos écrivains militaires, depuis 20 ans, envisagent et prédisent l'invasion brusque de la Belgique, par les armées allemandes,

en cas de conflit avec la France. Ignorez-vous cela ? Non ! vous ne l'ignorez pas, puisque vous n'êtes pas un imbécile, mais vous feignez de l'ignorer, ce qui est pire. Et au lieu d'imaginer ce que votre chancelier aurait pu dire, reconnaissez donc ce qu'il a avoué ; cela c'est de l'histoire. Il est odieux de dire que nous ne nous serions pas défendus contre la France. Nous aimons la France intellectuellement, parce que c'est un peuple lumière. Mais chaque fois qu'ils nous ont attaqués, les Français se sont heurtés à nos armes. Faut-il vous rappeler l'histoire ? Nous étions à Bouvines, et alors que les troupes teutoniques fuyaient de toutes parts, ce sont des routiers de Brabant et de Flandre, qui recevaient les barons de Philippe-Auguste sur leurs piques.

Nous étions à Courtrai contre Philippe-le-Bel, où les Français vinrent s'enliser dans ces mêmes marais de la Lys et s'anéantir sous nos « goedendag ».

Et laissez-moi vous dire, M. Bower, que cette chevalerie française était plus formidable pour l'époque, que votre garde prussienne. Nous étions à Waterloo, debouts contre le militarisme français, comme nous le sommes aujourd'hui devant le militarisme allemand. Et permettez-moi de vous rappeler que nous, Belges, nous nous battions depuis la veille, quand vous êtes arrivés à 7 heures du soir, pour sabrer la déroute.

Il est odieux de vouloir, par des insinuations perfides et des affirmations mensongères, outrager un peuple, dont la petite armée de 200,000 hommes succombe sous la pression de trois millions de soldats, après 4 mois de luttes héroïques.

C'est odieux et c'est lâche, M. Bower.

Depuis vingt siècles, sans que nous n'ayons jamais cherché noise à personne, nous avons été constamment

attaqués par de puissants voisins; attaqués dans nos biens, qui sont le fruit honnête de notre travail; dans notre pensée qui a le droit d'être libre, dans notre liberté que nous voulons entière et indépendante.

Il n'est pas de peuple qui ait plus abondamment arrosé de son sang le coin de terre qu'il occupe; aussi le sol de la patrie est-il fait tout entier de notre chair et pour s'en rendre maître, il faudrait tuer le dernier des huit millions d'hommes qui y respirent.

Ah! certes, nous avons appris à nous défendre à travers le temps. Si nous avons été pris à l'improviste cette fois, c'est que nous nous reposions sur la signature allemande. Hélas! c'est cette mauvaise foi qui a fait pousser au lion belge, ce rugissement qui a étonné le monde et dont vous ne revenez pas. Le volume de votre jactance égale à la platitude de vos outrages.

A tout lion mourant il faut un coup de pied. C'est vous qui vous chargez de ce soin, M. Bower. Sachez donc que si vous nous avez donné deux gifles de 42 c/m, nous vous avons allongé aussi quelques torgnioles, les 250,000 allemands qui reposent en terre belge, en témoignent.

Vos 42 c/m sont de la mesquinerie à côté de la dimension de nos coups de griffes. Il y a dès à présent, trois formidables camouflets que vous encaissez et qui sont acquis dans l'histoire; à Liège, dès le premier engagement de campagne, nous avons anéanti, et sans coup férir, la légende d'invincibilité de vos soldats; à Anvers, où vous avez essuyé le plus grotesque four qu'on puisse infliger à une armée organisée; à Lixmude enfin, où embourbés, malgré les leçons de l'histoire, depuis les Ménapiens jusqu'à nos jours, vos armées

reçoivent en ce moment, l'affront le plus complet et le plus mortifiant.

Si cela ne vous suffit pas, vous pourrez recommencer une autre fois. Seulement, comme nous sommes instruits à présent, sur la valeur de la parole allemande, vous nous trouverez à plus d'un million debouts et plus solidement armés.

Quant à v^{os} insultes au Roi, je ne les relève pas ; on ne s'occupe pas de la fange qui cherche à éclabousser les étoiles.

MAURICE MAETERLINCK.



Aux héros de l'Yser



Ils sont tombés; les preux, au soir de la bataille,
Ils avaient tout le jour combattu sans répit,
Et voici que soudain, hideuse et sans entrailles,
De son geste méchant, la mort les a saisis.

Ils sont là terrassés et gisant sous la neige,
Dans la bise d'hiver qui gémit autour d'eux.
Et sous le blanc linceul, qui clément, les protège,
Leur bouche baise encore la terre des aïeux.

Ils sont là, jeunes gens, la face épanouie,
Respirant l'énergie, et la force et l'honneur.
Ils ont été fauchés au printemps de la vie,
Et leurs yeux en mourant n'ont pas versé de pleurs.

Car ils sont morts, héros de la croisade sainte,
Défenseurs de la cause éternelle du droit.
Ils sont morts glorieux et leurs lèvres éteintes
Chantaient en expirant, la Belgique et son Roi!

Ne pleurez pas, ô mère aimante et bien-aimée,
O père, dont l'exemple a formé ces héros;
Votre fils est au Ciel, son âme immaculée,
Va goûter près de Dieu la paix et le repos.